

Les victimes tunisiennes de la

Le 10 décembre dernier, la Société d'Histoire des Juifs de Tunisie organisait au Mémorial de la Shoah sa traditionnelle cérémonie commémorative en souvenir des victimes tunisiennes de la barbarie nazie. L'occasion de revenir sur l'histoire de cette période assez méconnue avec le témoignage de Robert Lévy, témoin direct de ces tristes heures.

ROBERT LÉVY

«Les Allemands ont essayé de monter la population tunisienne contre les Juifs, mais ils ont lamentablement échoué»



«Dans leur tâche, les italiens n'étaient pas aussi motivés que les Allemands»

■ «Bourguiba a fait preuve d'une grande intelligence politique»

(1) « Les 180 jours de Tunis. Chronique d'un adolescent sous l'Occupation ». Editions L'Harmattan, 104 pages, 11 euros.

TÉMOIGNAGE ■ Membre de la Société d'Histoire des Juifs de Tunisie, Robert Lévy a publié, il y a deux ans « Les 180 jours de Tunis. Chronique d'un adolescent sous l'Occupation » (1). Il livre ici ses souvenirs de cette période, mêlés de repères historiques.

Actualité Juive : Comment avez-vous vécu l'arrivée des nazis en Tunisie ?

Robert Lévy : J'avais quatorze ans et deux mois. Nous étions le dimanche 8 novembre 1942 lorsque le débarquement allié et partiel - puisqu'il est allé de Casablanca à Alger - a eu lieu en Afrique du Nord. À Tunis, nous avons appris cette arrivée dans la matinée et évidemment, avec une immense joie. Mais celle-ci a très vite été doucée lorsque nous nous sommes rendu compte que

nous n'étions pas concernés. Par réaction à ce débarquement, les nazis ainsi que les Italiens sont arrivés le lendemain. Lundi 9 novembre a donc eu lieu un lâcher de parachutistes sur l'aérodrome de Tunis et dans les jours qui ont suivi, jusqu'au 14 pour être précis, ces forces italo-allemandes sont arrivées en renfort et ont occupé Tunis et Bizerte. Dans cette dernière ville se trouvait une base aéronavale très importante qui commandait le passage entre la Méditerranée occidentale et la Médi-

terrannée orientale. Du jour au lendemain, nous nous sommes donc retrouvés à Tunis ville, occupés.

A. J. : En tant que Juif, vous êtes-vous senti immédiatement menacé ?

R. L. : Comment ne pas l'être lorsque l'on s'appelle Lévy... En outre, je n'avais certes que quatorze ans, mais j'étais déjà plutôt mature pour mon âge. Mon oncle maternel, le docteur Elie Cohen-Adria, était le Secrétaire général de la SFIO en Tunisie. Vu ses activités politiques, il était étroitement surveillé. Très vite donc, nous avons été signalés par des Français collabos aux autorités italo-allemandes. Ultérieure-

ment, toute la communauté juive a été terriblement menacée.

A. J. : Comment les choses se sont-elles ensuite déroulées ?

R. L. : Les Allemands ont d'abord arrêté des travailleurs juifs. Des jeunes gens soumis à ce qu'il faut bien appeler des travaux forcés, dans des camps de travail situés à l'extérieur de Tunis. Vu mon âge, je n'ai pas été réquisitionné. Deux de mes cousins l'ont en revanche été et inutile de dire que tous ces travailleurs forcés ont énormément souffert de sévices, de l'hygiène détestable et du fait de ne pas savoir ce qui allait ensuite leur arriver. Dans un second temps, les occupants ont réuni par le canal religieux des notabilités juives religieuses et non religieuses pour commencer à les taxer. Les taxes allaient en augmentant, ce qui fait que chacun a dû donner ses bijoux et autres liquidités au prorata de sa fortune personnelle. Cette menace-là augmentait de jour en jour, il s'agissait d'une véritable pompe. Les choses se sont notablement aggravées dans la deuxième partie des six mois d'occupation, c'est-à-dire à partir du mois de février, lorsque les Allemands se sont mis à arrêter non plus seulement des Juifs. Parmi eux, je me souviens d'un ancien administrateur français, plus ou moins gaulliste. Mon autre oncle maternel, Victor Cohen-Adria, qui était bâtonnier de l'ordre des avocats a été arrêté, pour deux raisons apparentes. D'abord parce qu'il était le « frère de son frère » qui était en cavale, et aussi parce qu'il était considéré comme un notable, susceptible d'avoir une influence antinazie et antipétainiste sur le reste de la population. C'est ainsi qu'il a été déporté, avec deux de ses amis. Il faut cependant préciser que cette déportation a été le fait de la milice pétainiste française, qui s'appelait d'abord le

gionnaire, devenue ensuite «la Milice». Celle-ci a fait des dégâts considérables. Déporté d'abord par avion jusqu'à Rome, puis conduit à Berlin - en plein milieu de la guerre ! -, mon oncle a été mis en camp de concentration. Au bout de quelques mois, les autorités allemandes l'ont renvoyé vers Paris où il a été interné. Libéré quelques mois plus tard, il ne cherchait qu'à rentrer chez lui lorsqu'il a été rattrapé par la gestapo. Il est mort à Auschwitz dès son arrivée au camp. Entre temps, nous, à Tunis, nous avons été libérés par les Alliés le 7 mai 1943.

A. J. : Pendant l'occupation allemande, quelle était l'attitude des Arabes tunisiens vis-à-vis des Juifs ?

R. L. : Les nazis étaient là pour appliquer leur programme. Ils ont d'abord essayé de tuer les Juifs par intoxication de gaz d'échappement. Mais vu la façon dont avançaient les forces alliées vers Tunis et Bizerte, notamment l'armée britannique, ils ont tenté de déléguer aux Italiens. Or, ceux-ci étaient moins antisémites et donc pas aussi motivés que les Allemands. Ils ont donc essayé de monter la population tunisienne contre les Juifs et de créer ainsi une vague d'antisémitisme. Cela a lamentablement échoué. D'abord les Tunisiens ont été assez intelligents pour sentir que la guerre était loin d'être gagnée pour les Allemands. Ensuite parce que Bourguiba a fait preuve d'une grande intelligence politique. Dans son discours formulé à Bari, il s'est montré d'une tiédeur remarquable vis-à-vis de la collaboration avec les Allemands. D'une façon plus générale, hormis quelques manifestations d'antisémitisme, les Tunisiens ont été plutôt solidaires vis-à-vis des Juifs.■

Propos recueillis par Laetitia Enriquez



Avenue de France à Tunis en 1930.

Les travailleurs juifs en partance pour les camps.



barbarie nazie honorées à Paris

Une commémoration pour la mémoire et pour l'histoire

EMOTION ■ En organisant, le 10 décembre dernier, au Mémorial de la Shoah, une cérémonie commémorative pour les victimes tunisiennes de la barbarie nazie, la Société d'Histoire des Juifs de Tunisie (1) associa à un devoir de mémoire celui de la transmission d'une histoire encore méconnue.

■ **Des déportations organisées, des synagogues profanées, des femmes violées**

Monument aux morts en mémoire des travailleurs juifs tombés lors de l'Occupation.



DR.

Ce dimanche 10 décembre était marqué par le soixante-quatrième anniversaire de la rafle des Juifs de Tunis par les S.S. C'est donc ce jour que la Société d'Histoire des Juifs de Tunisie choisit afin de commémorer l'horreur nazie sur le sol tunisien. Une commémoration qu'elle organise indéfectiblement depuis dix ans et qui réunit cette année encore de hautes personnalités, en particulier M. Kornbluth, ambassadeur d'Israël auprès de l'UNESCO et M. Baccar, Conseiller à l'Ambassade de Tunisie en France. Une commémoration au cours de laquelle le souvenir passe par la lecture du nom des personnes déportées de Tunisie ou décédées dans les camps de travail tunisiens.

Mais une telle lecture ainsi que les discours qui l'accompagnent ne sont pas seulement voués à honorer le noble devoir de mémoire, ils ambitionnent également de mieux faire connaître une page de l'histoire de la Shoah le plus souvent ignorée. Et c'est là une seule facette du projet de la Société d'Histoire des Juifs de Tunisie. Créée en 1997 par des universitaires et des responsables d'associations culturelles originaires de Tunisie, la SHJT est née du constat que si la vie des Juifs de Tunisie avait pu faire l'objet d'un certain nombre d'études, il n'existait pas de véritable recherche scientifique sur ce terrain en France.

L'objectif qui a fondé la SHJT fut alors de diffuser les résultats des recherches qui avaient été menées en Israël et en Tunisie, de promouvoir de nouvelles recherches en France, éven-

tuellement en aidant les chercheurs par l'octroi d'une bourse, en bref, de porter à la connaissance une histoire et de transmettre une mémoire. Ce faisant, la SHJT a pu aussi contribuer à la mise en relation de chercheurs internationaux. Ce fut le cas en 1999, lors d'un colloque qu'elle organisa à l'Université de la Sorbonne, portant sur les relations juéo-musulmanes depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours, et qui associa pour la première fois chercheurs israéliens et tunisiens.

Il ne fut donc pas surprenant que ce dimanche 10 décembre, le discours de Claude Nataf, Président de la SHJT, comportât une valeur heuristique indéniable. Précédant les prières et les chants qui assurèrent la dignité du recueillement, son allocution se devait de rappeler des événements historiques obscurs, d'exhumer des mémoires marginales.

Ainsi, Claude Nataf rappela d'abord les faits et les chiffres : 3.000 juifs tunisiens qui s'engagent dans les armées françaises dès le déclenchement de la guerre, portant l'égalité et la liberté en étendard. Mais aussi la promulgation de la législation antisémite de Vichy sur le territoire tunisien après la défaite de 1940 et le sentiment de trahison ressenti par les Juifs. Également, en 1942, l'occupation du pays par les troupes allemandes durant six mois, au cours desquels 5.000 Juifs sont enfermés dans d'épouvantables camps de travaux forcés, la Grande synagogue de l'avenue de Paris est profanée, des femmes sont violées, les premières déportations organisées, des biens pillés ou confis-



qués. Mais le souci historique commanda aussi que le Président rappelle d'illustres réactions de solidarité envers les Juifs, celle du Bey Moncef, de l'Archevêque Monseigneur Gounot et d'autres encore. Enfin, Claude Nataf rendit ses hommages au courage des dirigeants de la communauté juive d'alors, et

notamment au Grand Rabbin Haïm Bellaïche.

A l'heure où en France, la mémoire et l'histoire sont le plus souvent en conflit, une telle commémoration a permis de démontrer qu'historiens et communautés de mémoire pouvaient aussi travailler ensemble. ■

Meidad Benichou

(1) Renseignements par E-Mail : HistoireJT@aol.com ou auprès de Claire Rubinstein-Cohen, secrétaire générale : 01.47.27.41.27.

YITZHAK AVRAHAMI, KIBBUTZ REGAVIM.



Elèves pendant un cours d'hébreu donné par Joseph Brami à la Goulette en 1922.

Action d'urgence
pour nos coreligionnaires en détresse qui ont faim et froid

Toute la communauté se mobilise

Pour tous ceux qui ont besoin d'un peu de chaleur de Manger et de Boire le Soir

FAITES-LE SAVOIR, C'EST NOTRE DEVOIR, LEUR ESPOIR !

OUVERT TOUS les Lundi, Mardi, Mercredi et Jeudi de 18h30 à 21h30 À partir du 3 Décembre 2006

Chez Or Shimshon-Raphaël (Patrick Elie Journo) 5 Passage Dagorno - 75020 Paris (Hauter du 101/103 rue des Pyrénées) Métro : Maraîchers / Bus 26 - arrêt Orteaux

Inscriptions : Tél. : 01.46.59.39.02 - 06.60.43.69.19

Vous pouvez vous aussi participer à cette Action d'Urgence en vous portant volontaire pour assurer une permanence en soirée

Cette opération est menée en Mémoire de Shimshon-Raphaël (3L)

Tov' action

Servira le Soir Un repas chaud strictement caché Gratuit pour tous nos pauvres, nécessiteux, SDF, sans-abris, RMistes... de 18h30 à 21h30

À partir du 3 Décembre 2006